



ILARIA TUTI
**FLEUR
DE ROCHE**

la cosmopolite **Stock**

Ilaria Tuti

Fleur de roche

roman

Traduit de l'italien
par Johan-Frédéric Hel Guedj

Stock
la cosmopolite

TITRE ORIGINAL
Fiore di roccia

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo
del Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione
Internazionale Italiano.

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère des Affaires
étrangères et de la Coopération internationale italien.

Illustration de couverture : Paolo Barbieri
Maquette couverture : Raphaëlle Faguer

ISBN : 978-2-234-09104-7

© Longanesi & C., 2020, Milan
Gruppo editoriale Mauri Spagnol
© 2023, Éditions Stock pour la traduction française

www.editions-stock.fr

DE LA MÊME AUTRICE

Sur le toit de l'enfer, *Robert Laffont 2018 ; Pocket, 2019*

La Nymphé endormie, *Robert Laffont 2019 ; Pocket, 2021*

À la lumière de la nuit, *Robert Laffont 2021 ; Pocket, 2022*

Fille de cendre, *Robert Laffont, 2022*

À papa. Je comprends maintenant pourquoi tu éprouvais un tel orgueil d'être un Alpin.

À Maria Gabriella Tuti, exemple lumineux de force et d'amour

Mai 1976

Il enfonça les rides de ses mains dans celles de la terre, avec un geste qui recelait toute la tendresse du retour aux origines, la recherche des racines au fond du terreau humide, le geste d'y nouer les doigts et de tirer à soi ce qui en subsistait, dans une partie du monde qui avait percé une brèche depuis la vallée jusqu'aux sommets.

La Carnie avait tremblé, le Frioul s'était déchiré et saignait dans le silence de la poussière. L'Orcolat, c'était ainsi que les fils de la terre fracassée par la boucherie l'avaient déjà rebaptisé : l'ogre qui selon la légende vivait dans ces contrées reculées s'était réveillé, délesté du poids de l'humanité. Le tremblement de terre avait imprimé sur les sismographes un tracé que les journaux télévisés repassaient en boucle. Si des doigts imaginaires avaient saisi la ligne de ce tracé hérissé de pics et l'avaient étirée, elle aurait dessiné l'électrocardiogramme d'un cœur profondément atteint. Encore une petite tension, et elle aurait enregistré le profil de toutes ces montagnes.

La femme leva les yeux vers les cimes et ce fut comme retrouver une habitude jamais éradiquée, comme se sentir recomposée entre des sillons lointains, abandonnés depuis longtemps.

Elle n'avait plus revu sa terre depuis des décennies. Elle avait traversé des océans pour retourner là où tout avait commencé, maintenant que tout semblait avoir été effacé. Et pourtant ses yeux parvenaient encore à suivre les anciennes tranchées des fortifications grâce aux fenaisons de couleur plus claire qui

s'accrochaient jusqu'aux maigres herbages d'altitude. Le pal était là-haut, au-delà des bois, avec sa couronne de roches et de fossés. Ce ne serait désormais plus jamais un simple pâturage misérable, mais un sanctuaire béni.

Les débris glissèrent avec le terreau entre ses doigts.

Elle reconnut dans le murmure du vent l'appel de la vallée.

Et le souvenir de ce qui avait été revint couler dans ses veines.

Juin 1915, la Guerre

Enfant, sur ces montagnes, je vis une horde de loups.

Mon père me les désigna entre les branches chargées de neige, au-delà du mamelon qui nous masquait. Ils formaient une procession errante sur l'autre rive du ruisseau.

Il me convainquit que j'étais capable de percevoir leur odeur dans le vent. Je m'en souviens encore : pelage trempé et vie errante, chaude âpreté, sang sauvage.

Le fusil resta sur l'épaule de mon père.

« Les loups ne se mangent pas entre eux », me dit-il dans un murmure qui portait les accents de sa voix de stentor. Il avait le torse large, que j'adorais sentir se soulever sous ma joue à chaque éclat de rire.

Par ces quelques mots, il sut tout m'expliquer, il m'arma d'une règle de vie et d'une conscience que je n'ai plus jamais perdue. Il a toujours compris quelle était la place de l'homme en ce monde.

Les bêtes qui grattaient la glace de leurs griffes usées ne ressemblaient pas à celles des fables. Elles étaient maigres et voûtées. Elles avaient des yeux dorés sur un museau affûté par la faim, comme les nôtres. Cet hiver-là, le gel frappait toutes les créatures de Dieu.

Le loup qui précédait ses congénères boitait, la femelle qui le

suivait avait des mamelles épuisées qui frôlaient la terre. Les deux individus plus jeunes n'étaient guère que des louveteaux, leur façon d'avancer trahissait leur inquiétude : ils savaient qu'ils ne seraient pas capables de se débrouiller seuls. Leur fourrure portait les marques de la privation et de la fatigue : de grandes taches révélaient le relief des côtes sous la peau.

Ma peur se transforma en pitié. C'était une meute mourante.

Je n'ai jamais revu de loups sur ces terres. Aujourd'hui encore, devenue adulte, je me demande quel a été leur sort. Et pourtant, il me semble les avoir de nouveau devant les yeux. Sauf que maintenant ils ont une apparence humaine, ils habitent dans cette église où le prêtre asperge d'encens l'air qui sent le renfermé. Les bancs sont presque tous vides. Les têtes inclinées sont celles de femmes et de quelques enfants. Les infirmes sont restés dans les maisons. Il n'y a plus d'hommes valides, à Timau. La guerre a éclaté.

Le portail est secoué d'un soubresaut qui nous fait nous retourner, exactement comme des bêtes aux aguets. Un officier entre, d'un pas alerte, ses bottes martèlent le sol de ce lieu saint. Il s'approche du prêtre sans lui laisser le temps de descendre de la chaire. La guerre est profanatrice, et son fils ici présent ne l'est pas moins. Nous observons sa bouche aux lèvres fines articuler des mots que seuls eux deux peuvent entendre.

Don Nereo se tourne vers nous, il paraît troublé.

« Les bataillons déployés dans la zone de la Carnie sont en difficulté, nous annonce-t-il. Le commandant de l'unité logistique et celui du génie demandent notre aide. Il nous faut des bras, pour assurer la liaison avec les dépôts de la vallée. »

Les généraux et les stratèges du commandement suprême ont enfin compris ce que les paysans et les bûcherons savent depuis toujours : il n'y a pas de voies carrossables menant jusqu'aux

contreforts, et pas davantage de sentiers pour transporter là-haut vivres et munitions à dos de mulet. Les lignes défensives sont isolées sur les crêtes, des milliers de jeunes gens sont déjà à bout de force, et ce n'est que le début. J'ai rêvé d'eux, la nuit dernière, baignant dans leur sang. Ils ruisselaient comme des fleurs pâles emportées vers l'aval par un courant pourpre.

En sollicitant notre aide, la voix du prêtre a tremblé, et je sais pourquoi. Il en éprouve de la honte. Il sait ce qu'il nous demande. Il sait ce que cela signifie d'escalader ces versants impitoyables, pendant des heures, et de le faire sous les obus qui éclatent au-dessus des têtes comme la colère de Dieu.

À côté de lui, l'officier nous fait face sans jamais croiser nos visages du regard. Il devrait. Il se rendrait compte de ce qu'il a devant lui. Des louves exténuées, des louveteaux affamés.

Il comprendrait quelle meute mourante nous formons.

Nous nous sommes réunies à la nuit tombée, quand les animaux, les champs et les anciens contraints de garder le lit n'avaient plus aucun besoin à satisfaire. J'ai pensé que nous étions habituées depuis toujours à laisser les besoins de l'autre définir qui nous sommes. Et encore maintenant, nous voilà sorties de l'oubli uniquement parce que nos jambes, nos bras, nos dos fortifiés par le travail doivent servir.

Dans la grange silencieuse, nous sommes des yeux qui suivent d'autres yeux, au sein d'un cercle de femmes de tous âges. L'une a son petit accroché à son sein. L'autre est encore presque une enfant, s'il est encore admis d'en être une en des temps pareils, si tant est qu'il eût jamais été possible d'en être une sur cette terre âpre qui ne cède jamais rien pour rien. Je regarde mes mains : ce ne sont pas celles des dames dont je lis l'histoire dans les livres de mon père. Les ongles fissurés, des échardes qui ont créé des cals et un maillage de blessures qui se sont recouvertes les unes les autres. Chez certaines, le terreau a pénétré en profondeur, il est devenu chair. Le sang dont j'ai imprégné les sillons des champs, goutte après goutte, a plus que jamais fait de moi une fille de cette vallée.

Mes compagnes ne font pas exception, elles ont des corps forgés par l'effort avec lequel nous coexistons chaque jour. Nées avec une dette de labeur sur le dos, me disait ma mère, une dette qui prend la forme de la hotte, que nous utilisons autant pour bercer les enfants que pour transporter le foin et les patates.

Les lueurs de la lampe à huile nous transforment en silhouettes

tremblotantes, entre l'ombre et la lumière, entre ce qui relève du désir et ce qui relève de l'obligation. Nous n'avons pas l'habitude de nous demander ce que nous voulons vraiment, mais ce soir, pour la première fois, nous allons y être obligées.

« Ils viennent tout juste de nous donner la permission de retourner dans nos maisons et maintenant nous devrions sortir risquer notre vie ? »

Viola exprime la pensée de nous toutes. Elle et moi, nous sommes nées la même nuit de Noël 1895, et nous nous sentons sœurs, mais elle a toujours eu la langue mieux pendue et plus prompte que la mienne.

« Ils ont compris que vivre dans le dernier village avant la frontière et parler un dialecte germanique ne veut pas dire que nous sommes dans le camp des envahisseurs. Il n'est jamais trop tard », murmure Caterina. Elle est la plus âgée de toutes, et en apparence la plus calme. Rien ne semble pouvoir la marquer, comme la pierre la plus résistante, et, comme une pierre, depuis qu'elle nous a rejointes, elle est restée immobile, courbée dans son habit sombre de veuve, les cheveux duveteux et striés de blanc rassemblés en un chignon attaché bas. À la vérité, sous le châle, les doigts noueux comme du bois de rivière n'ont jamais cessé de coudre et de tricoter.

« Ils nous soupçonnent encore, c'est sûr ! réplique Viola. Sinon, pourquoi envoyer nos hommes sur le plateau du Karst, et pas dans ces montagnes qu'ils connaissent si bien ? »

— Toi, Viola, tu n'as pas de mari, et même pas de fiancé, rétorque Caterina, pour lui clouer le bec, sans lever les yeux de la chaussette qui prend forme sur ses genoux. C'est peut-être pour ça que tu es en colère. Maintenant, où tu le trouveras, celui qui serait disposé à vouloir de toi ? »

Les plus jeunes rient, les autres s'autorisent un sourire fugace, comme s'il était indécent d'oublier la mort, ne fût-ce qu'un

instant. C'est peut-être de l'indécence, ou peut-être est-ce nécessaire, au contraire.

Viola se replie sur elle-même, piquée au vif par cette remarque cinglante qui se voulait bienveillante.

« Il y en a bien un qui est resté », dit-elle, à voix si basse qu'elle semble vouloir surtout se rassurer elle-même. Ses yeux se dérobaient aux rênes de la volonté et ils me cherchent. Je sais à qui elle pense, et les autres le savent aussi : les attentions que me prodigue Francesco Maier l'obsèdent depuis des mois. Le fils du pharmacien est habitué à se servir sans rien demander et sans entendre raison. Je ne partage pas l'intérêt qu'il me porte, mais Dieu veuille que Viola ne s'éloigne pas de moi.

Restée silencieuse jusqu'à cet instant, Lucia vient à notre secours avec l'instinct maternel qui est le sien depuis le temps où, encore fillette, elle veillait sur nous, qui avions quelques années de moins qu'elle.

« Qui sait, peut-être que vous rencontrerez un bel Alpin, là-haut », dit-elle.

Nous éclatons de rire et j'ai enfin la sensation de pouvoir respirer, mais le silence revient vite se poser sur nos lèvres. Il me semble en sentir la saveur, il a la consistance visqueuse et le goût salé du doute : plus tu t'en nourris, plus tu en éprouves le besoin, et à la fin tu as les lèvres sèches, la gorge desséchée.

En cette nuit d'inquiétude, nous émergeons de l'obscurité comme si nous y étions accoutumées, mais en réalité nous ne le sommes pas du tout. Nous avons de grands yeux brillants, le ventre creux et l'échine vigoureuse, et nous nous sommes enveloppées dans le châle noir de la tradition. Les jupes des tâches quotidiennes, à l'ourlet bruni de terre, conservent encore l'odeur du lait que l'on a tiré avant le soir.

Je connais chacune d'elles depuis toujours, mais c'est la

première fois que je les vois effrayées. Dans les montagnes autour de Timau, les canons tirent. C'est le diable qui se racle la gorge, a dit un jour Maria, en égrenant le chapelet dont elle ne se sépare jamais.

Je me demande comment il est possible de décider ainsi de notre destin, au milieu de cette paille pourrissante qui pendant l'été ne sera pas remplacée par la nouvelle si odorante, parce qu'aucune d'entre nous ne montera sur les coteaux pour la faucher.

Lucia serre son fils endormi dans ces bras si forts qu'ils seraient capables d'êtreindre le monde entier. Malgré son jeune âge, avec sa force tranquille, elle a toujours été pour nous un exemple, et maintenant plus que jamais. Je remarque les yeux cernés de noir et je suis sur le point de lui demander si elle a mangé autre chose aujourd'hui qu'une pomme de terre. Elle touche quatre-vingts centimes par mois pour son mari soldat sur le plateau du Karst et trente pour chacun de ses quatre enfants. Cela ne suffit pas.

« Moi, j'y vais. Agata, toi, que veux-tu faire ? »

Soudain, Lucia m'a prise de court.

Sur le moment, je ne trouve pas les mots. Il est si difficile de les choisir, englués qu'ils sont dans l'incertitude et la peur, liés à un serment d'obéissance et de protection qu'aucune d'elles n'a jamais prêté à voix haute, mais qui demeure dans le sang de chacune, de mère en fille.

Qu'est-ce que je veux faire, moi ? Personne ne me l'a même jamais demandé.

Je regarde ces femmes, mes amies.

Viola, l'exubérance et l'enthousiasme.

Caterina, la sagesse apaisée et parfois rugueuse de la maturité.

Maria, un peu lointaine, le chapelet entre les doigts et toujours une prière sur les lèvres.

Je sais que ma réponse appellera aussi les leurs, comme en une chaîne, et cette conscience m'épouvante : je suis un oiseau qui sert d'appeau, et qui va peut-être chanter pour les entraîner dans une entreprise suicidaire.

Mais ensuite Lucia me sourit, l'un de ces sourires qui mènent l'âme à la docilité.

Nous connaissons ces montagnes mieux que personne, me souffle-t-elle dans son silence, nous les avons gravies et descendues tant de fois. Nous saurons nous protéger, si nécessaire.

Elles ont conscience de tout le reste : si nous ne répondons, nous, femmes, à cet appel à l'aide, personne d'autre ne le fera. Il n'y a personne d'autre.

« Je viens avec toi. »

J'entends ces mots franchir mes lèvres.

Lucia opine, un signe de tête aussi bref que solennel, avant de déposer un baiser sur le front de son petit.

« Allons, susurre-t-elle, sans quoi ces pauvres garçons mourront aussi de faim. »